



Y a-t-il des points communs entre toutes les langues du monde ?

Nicolas Quint

Directeur de recherche en Linguistique africaine
CNRS, laboratoire "Langage, Langues et Cultures d'Afrique Noire"

Gerhard Schaden

Maître de conférences en Linguistique - Université SHS - Lille 3

Kloé Waegemans : Nicolas Quint, bonjour.

Nicolas Quint : Bonjour.

KW : Vous êtes directeur de recherche en linguistique au CNRS. D'après vous, est-ce qu'il y a des points communs entre toutes les langues ?

NQ : Il y a des points en commun, puisque nous appartenons tous à la même espèce biologique et disposons de capacités expressives comparables. C'est ce qu'il y a d'assez merveilleux dans l'univers des langues. À la fois, elles nous surprennent parfois par leur diversité et, en même temps, on trouve dans toutes des phénomènes récurrents.

KW : À quel niveau repère-t-on ces points communs dans ce cas ?

NQ : Tout d'abord, au niveau de ce qu'on appelle couramment la "prononciation" ou les "sons". C'est-à-dire que toutes les langues du monde bâtissent les mots qui les composent au moyen d'unités sonores distinctives que les linguistes appellent "phonèmes", et il y en a généralement quelques dizaines par langue. Ces phonèmes, quoique n'étant pas identiques d'une langue à l'autre, présentent souvent des points communs car, en tant qu'êtres humains, nous sommes limités par les capacités de notre appareil phonatoire, c'est-à-dire notre cavité buccale, notre pharynx, notre palais, notre lèvre, qui imposent des limitations sur les sons que nous sommes capables de produire. Il faut noter que ces limitations sont beaucoup moins pertinentes en ce qui concerne les langues des signes, pratiquées par certaines communautés de personnes sourdes ou non. Et ces langues des signes mettent à contribution dans l'expression à la fois le buste, mais aussi le visage, les bras et les mains, et offrent donc beaucoup plus de possibilités combinatoires que les langues parlées.

KW : Mais vous parlez de différents phénomènes. Les langues humaines ont-elles d'autres éléments en commun que leurs sons ?

NQ : On voit aussi ces points communs au niveau de la grammaire. Toutes les langues du monde distinguent, d'une manière ou d'une autre, les verbes et les noms. Toutes les langues du monde sont capables de comparer des entités entre elles, par exemple : "Pierre est plus grand que Marie". Toutes les langues

du monde sont capables d'exprimer une qualité en relation avec une entité, par exemple : "Marie est intelligente". Toutes les langues du monde sont capables d'exprimer la possession : "La voiture de Pierre". Toutes les langues du monde, encore, sont capables de distinguer l'actant et le patient ou le sujet et l'objet, c'est-à-dire de distinguer des phrases comme "Pierre voit Marie" et "Marie voit Pierre". En français, cela se fait au moyen de l'ordre des mots, en latin grâce à des désinences, des terminaisons casuelles, mais ces distinctions sont présentes partout. Et enfin, toutes les langues du monde sont capables d'exprimer la réalité en combinant les mots dans des unités de sens plus grandes qu'on appelle "phrases".

KW : Et en ce qui concerne le vocabulaire, y a-t-il des notions universelles ?

NQ : Il existe des notions qui semblent se retrouver vraiment dans toutes les langues du monde, par exemple, certaines parties du corps : l'œil, la tête. Ce sont aussi certaines notions verbales très courantes, comme "aimer", "vouloir", "pouvoir", "entendre", "voir". Alors à l'inverse, ce qui est surprenant, c'est qu'il y a des notions qui, pour nous francophones, nous paraissent absolument triviales, comme le verbe *devoir* dont il n'existe pas de correspondant lexical en koalib, une langue que j'étudie au centre du Soudan. Et, toujours en koalib, il n'y a pas de terme qui corresponde à la partie du corps que nous nommons en français *main*. Ces différences ne doivent pas nous faire oublier les nombreux points communs qui existent entre toutes les langues du monde, lesquels sont des reflets de notre humanité partagée.

KW : Gerhard Schaden, bonjour.

Gerhard Schaden : Bonjour.

KW: Vous êtes maître de conférences en linguistique. D'après vous, est-ce qu'il y a des points communs entre toutes les langues ?

GS : Si on compare les langues parlées par les êtres humains aux langues ou aux systèmes de communication qu'il y a dans le règne animal, chez les baleines et ailleurs, les langues des êtres humains sont très similaires entre elles. Il peut y avoir plusieurs raisons à cela. Premièrement, il est possible qu'il y ait une langue de laquelle toutes les langues actuelles descendent, donc les points communs seraient hérités de cette langue ancestrale. Deuxièmement, il se pourrait que notre façon d'utiliser le langage, les pressions d'usage, font que les langues se ressemblent. Et troisièmement, il se pourrait aussi que quelque chose dans notre bagage génétique détermine comment doit être une langue : c'est l'hypothèse qui s'appelle "la grammaire universelle".

En ce qui concerne l'idée que les points communs sont dus à une langue ancestrale commune, c'est relativement peu probable, parce qu'il y a des langues, comme les créoles ou des langues des signes, dans certaines communautés sourdes, qui n'ont pas vraiment de langue ancêtre à proprement parler. Donc il nous reste les pressions d'usage et la grammaire universelle. Mais ces hypothèses ne sont pas forcément en contradiction l'une avec l'autre. Il se pourrait par conséquent que certaines propriétés communes aux langues soient dues à la grammaire universelle et d'autres à des pressions d'usage.

KW : Concrètement, comment expliquez-vous que les langues aient des propriétés en commun ?

GS : Selon Chomsky, la grammaire universelle est un organe mental, tout comme le serait notre capacité à la vision. Selon lui, c'est quelque chose qui n'aurait rien à voir avec d'autres capacités psychiques et surtout avec l'intelligence générale. Donc, l'idée est que c'est prédéterminé par les gènes, codé dans notre génome, et que ce serait commun à tous les êtres humains. L'argument central de Chomsky à cet égard est l'argument de la pauvreté du stimulus. Son idée est qu'il y a dans notre savoir linguistique des éléments qui ne peuvent pas être dus aux données auxquelles nous sommes confrontés quand on les apprend. Si on a un savoir sur des choses qu'on n'apprend pas, ça doit déjà préexister. L'idée est donc que c'est inné et conditionné biologiquement et génétiquement.

KW : Pour terminer, pourriez-vous nous dire quelque chose par rapport aux pressions d'usage ?

GS : L'idée est la suivante, les êtres humains vivent dans des cultures très variées, mais tout le monde utilise une langue naturelle, une langue pour communiquer. Ce fait de communiquer peut introduire des pressions qui font que toutes les langues se ressemblent. Nous pouvons prendre l'exemple des voyelles : typiquement, si une langue a trois voyelles, celles-ci seront [a], [i] et [u], et pas [e], [ɛ] et [ə]. Pourquoi cela ? Probablement pas parce que c'est une distinction innée. Avoir des voyelles comme [a], [i] et [u] permet de minimiser le risque de confondre les voyelles. Une langue avec des voyelles très distinctes est tout simplement plus stable qu'une langue avec des voyelles très proches.

KW : Merci pour vos réponses.

GS : Je vous en prie.